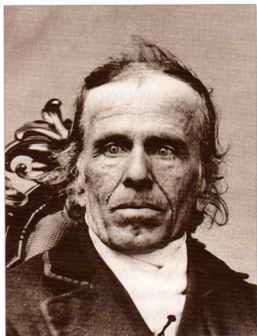


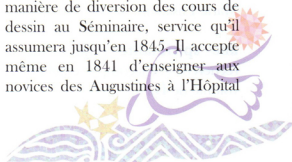
Antoine Plamondon à l'Église

Le peintre Antoine Plamondon (1804-1895) est né sur une ferme à l'Ancienne-Lorette. Au seuil de l'adolescence, il déménage à Québec où son père depuis peu tient auberge à Saint-Roch. Encouragé par le curé Brassard pour son talent de dessinateur, il termine ses études primaires et fréquente l'atelier de Joseph Légaré (1795-1855), peintre autodidacte. En 1826 - c'est une première au Bas-Canada - à l'instigation des abbés Desjardins, il part pour Paris parfaire sa formation auprès d'artistes établis, dont Paulin-Guérin, le peintre du roi. Il profitera de son séjour pour visiter Florence, Venise et Rome. «Terrorisé par les trois Glorieuses», il revient au pays à l'automne de 1830 et inaugure à Québec une carrière prometteuse. En 1835, il est déjà très en demande comme portraitiste et comme peintre d'église, au point de se voir assisté par deux apprentis, dont le jeune



Théophile Hamel, son cousin, qui connaîtra bientôt une belle carrière.

Invité par l'abbé Jérôme Demers, notre héros donne par manière de diversion des cours de dessin au Séminaire, service qu'il assumera jusqu'en 1845. Il accepte même en 1841 d'enseigner aux novices des Augustines à l'Hôpital



générale - ce qui s'avère un cadeau du ciel, car l'entreprise lui permet de réaliser le portrait commandé par les parents de trois jeunes religieuses, les Sœurs Saint-Joseph, Sainte-Alphonse et Sainte-Anne. Ces tableaux, à eux seuls, lui valent l'honneur de passer pour un superbe coloriste et le meilleur portraitiste au pays. Cette capacité qu'il a d'aller chercher l'essence de la personne au sein des apparences éblouit la critique. Sa galerie en fin de carrière comptera plus de 200 portraits, dont certains prendront avec le temps valeur de documents - qu'on pense aux figures de Mgr Plessis, de



Soeur Sainte-Anne

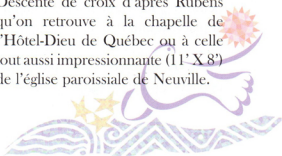
Louis-Joseph Papineau et du trop célèbre abbé Chiniquy.



Descente de croix,

Église de Neuville

En 1845, Plamondon s'installe définitivement à Neuville. Son engagement en art sacré finit par occuper la plus grande part de son oeuvre. Peut-être serez-vous étonné d'apprendre qu'il n'a produit que six ou sept tableaux d'église de sa composition, le reste étant des copies de grands maîtres. Pensez, par exemple, à la magnifique Descente de croix d'après Rubens qu'on retrouve à la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec ou à celle tout aussi impressionnante (11' X 8') de l'église paroissiale de Neuville.





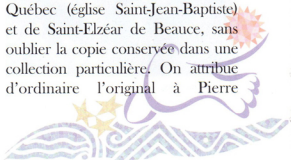
Saint Charles Borromée communiant les pestiférés de Milan
À la Cathédrale de Joliette

Aujourd'hui, nous sommes envahis d'images de toutes sortes, au point que les amateurs de peinture sont de plus en plus difficiles à remuer. Pas étonnant, donc, que nos peintres soient contraints de se singulariser à tout prix, de déranger, s'ils veulent se démarquer. Pas étonnant non plus que le métier de copiste ait disparu. L'invention est devenue de nos jours le tout de la peinture ; la beauté n'a pas toujours la place qui lui revient.

D'autre part, il faut bien penser que les imprimés-couleurs

n'existaient pas au XIX^e siècle et que la diffusion des oeuvres se faisait dans les journaux et revues par la gravure ou, à la fin du siècle, par la photographie noir et blanc. De sorte que, si un passionné désirait contempler de visu un Titien ou un Raphaël, à moins de s'offrir un long et coûteux voyage, il devait se satisfaire de copies. Ce qui explique la prolifération de tableaux de grands maîtres dans nos églises, réalisés par les meilleurs de nos peintres. Par respect pour le lieu saint, nos pères se contentaient de ce qu'il y avait de mieux ; faut-il leur en vouloir ?

Mais attention ! Il ne s'agit pas ici de simples imitations, car il y a véritablement création. Il faut que l'artiste, à partir du noir et blanc, invente la couleur et travaille à créer l'atmosphère. Peut-être devait-il aussi graver de nouveau ou jouer du miroir, attendu que la gravure et la photo sur zinc inversaient les images. Plamondon a peint au moins cinq Saint Charles Borromée communiant les pestiférés de Milan : celui de Verchères (aujourd'hui à la co-cathédrale de Longueuil) et ceux de Joliette, des Grondines, de Québec (église Saint-Jean-Baptiste) et de Saint-Elzéar de Beauce, sans oublier la copie conservée dans une collection particulière. On attribue d'ordinaire l'original à Pierre



Mignard (1612-1695), mais cela n'est pas certain, surtout qu'on ignore où se cache l'original ou encore s'il subsiste. Il n'est même pas exclu que telle copie particulièrement réussie puisse surpasser le modèle.

Peut-être s'en trouvera-t-il, par contre, pour croire que la multiplication des copies dans nos anciennes églises illustre une fois de plus notre indigence culturelle comme peuple conquis. Or, cette raison ne tient pas. Des Saint Charles Borromée de même devis, on en trouve à plusieurs endroits en Europe, réalisés à la même époque et pour les mêmes raisons. Si vous consultez l'internet, vous trouverez moult répliques du Saint Charles Borromée dont nous parlons, autant à Limoges, à Narbonne qu'à Baume-les-Dames, Lille, Caen, Besançon, etc. À partir, bien sûr, de la palette de couleurs propre à chaque peintre et avec, parfois, des variantes de détails, car il peut arriver que l'artiste se paie au passage un brin de fantaisie.

La comparaison entre l'admirable Saint Charles de la cathédrale de Joliette et celui de Saint-Elzéar de Beauce illustre ce que nous venons de dire. À Saint-Elzéar, le peintre a dû loger son sujet dans un cadre tout en hauteur, ce qui



Saint Charles Borromée communiant les pestiférés de Milan
À Saint-Elzéar de Beauce

l'a forcé à sacrifier sur les côtés quelques personnages et à prolonger le parquet à l'avant-scène. Ce qui n'enlève rien à l'éclat du tableau. Il ne faut pas oublier que, longtemps avant l'apparition de la peinture en tubes, Plamondon composait lui-même ses couleurs avec, comme résultat, de créer l'impression que son tableau, après 150 ans, vient tout juste de sortir de l'atelier tant en sont fraîches les couleurs. Et tout cela pour la plus grande gloire de Dieu et de l'Église.

Chapeau Plamondon ! Chapeau la commandite!

Bruno Hébert, c.s.v.

